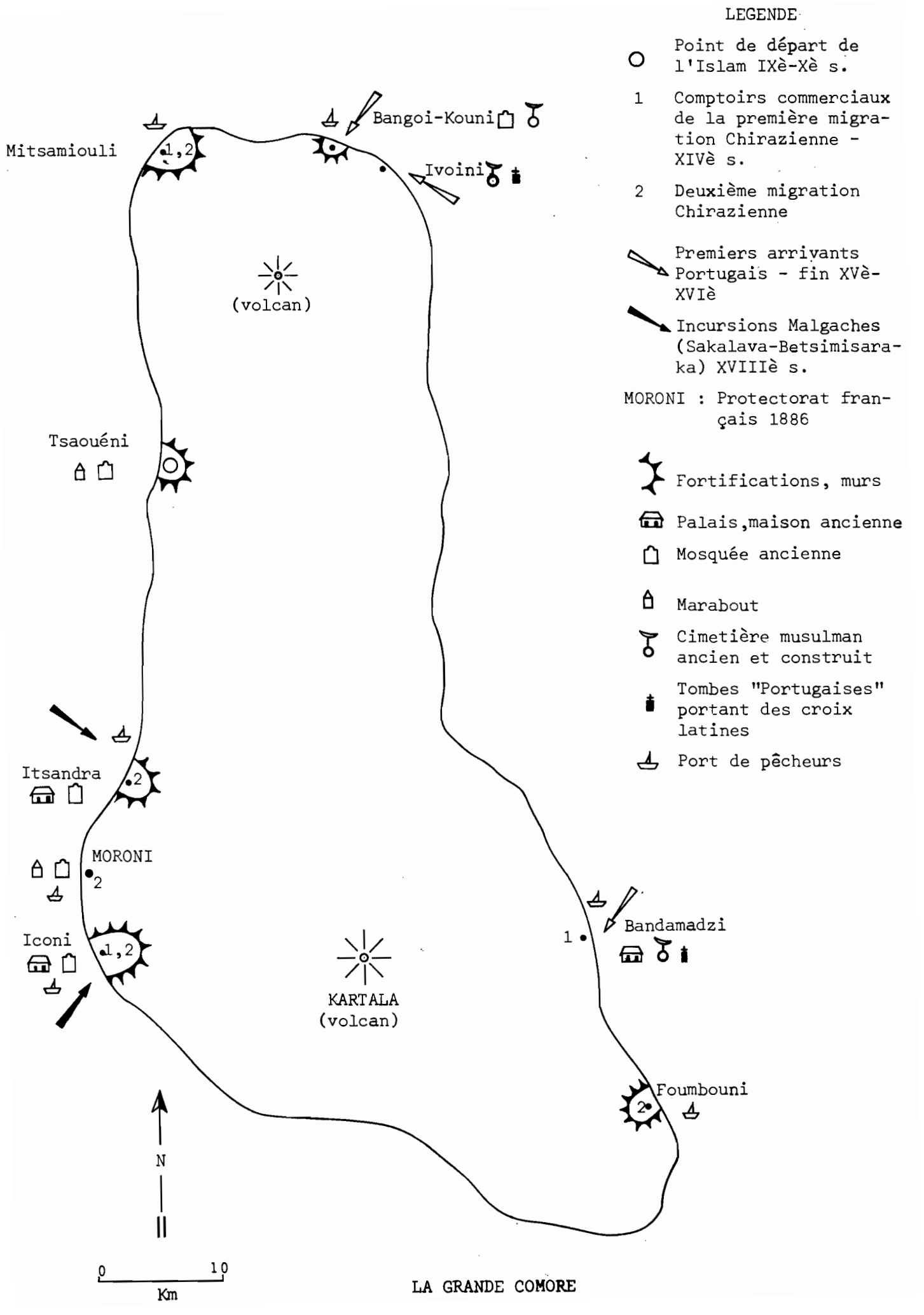
les antiquités de la grande comore

PAULE VIALLARD

Nous avons voulu, ici, non pas faire l'étude approfondie et exhaustive des monuments anciens de la Grande Comore, - entreprise d'envergure qui nécessiterait de longs mois de travail sur le terrain et une équipe spécialisée, en raison des difficultés de la prospection dans un pays à la végétation luxuriante et manquant de réseau routier - mais donner une idée du passé archéologique de cette île islamisée.

Nous remercions pour leur concours, tant matériel qu'intellectuel, Monsieur NACREDDINE, Directeur du Tourisme; Monsieur Ahmed DAHALANI, Préfet de Moroni; Monsieur ZEBROSKI, Premier Adjoint et tous ceux dont l'aide et l'hospitalité nous ont permis d'effectuer cette étude.


LEGENDE
Point de départ de l'Islam IXè-Xè s.
1 Comptoirs commerciaux de la première migration Chirazienne - XIVè s.
2 Deuxième migration Chirazienne
Premiers arrivants Portugais - fin XVè-XVIè
Incursions Malgaches (Sakalava-Betsimisaraka) XVIIIè s.
MORONI : Protectorat français 1886
Fortifications, murs
Palais,maison ancienne
Mosquée ancienne
Marabout
Cimetière musulman ancien et construit
Tombes "Portugaises" portant des croix latines
Port de pêcheurs
Bangoi-Kouni
Mitsamiouli
1,2
Ivoini
(volcan)
Tsaouéni
Itsandra
2
MORONI
2
Iconi
1,2
KARTALA
(volcan)
1
Bandamadzi
Foumbouni
2
N
0
10
Km
LA GRANDE COMORE

CADRE GEOGRAPHIQUE

- L'archipel des Comores

C'est un archipel de quatre îles volcaniques : MAYOTTE, ANJOUAN, MOHELI et la GRANDE COMORE, situé dans la partie septentrionale du Canal de Mozambique, à peu près à mi-chemin de la côte Nord-Ouest de MADAGASCAR et de la côte Est-Africaine.

Situées de part et d'autre du douzième parallèle, les Comores ont un climat tropical chaud, avec de faibles amplitudes thermiques. A l'abri de MADAGASCAR, elles ne connaissent pas le régime franc d'alizé mais sont, par contre, baignées pendant l'été austral par la mousson qui apporte, au contact des hauts reliefs comoriens, des précipitations abondantes. Pendant l'hiver austral, ou saison sèche, on observe cependant quelques pluies nocturnes.

- La Grande Comore

La Grande Comore est d'ailleurs la plus arrosée des îles de l'archipel et ce, en raison de son relief accentué. Elle est, en effet, la plus récente de toutes, la plus grande (1.148 km^2) et aussi la plus élevée : le Kartala, son point culminant (2.361 m) est un volcan actif à éruptions fréquentes.

Au Nord se trouve un second ensemble volcanique, le Massif de la GRILLE; au Sud, enfin, le Massif de BADJINI est, lui aussi, soudé au Kartala.

Il semblerait normal qu'avec un relief aussi accusé et un ensemble de vents amenant des pluies fréquentes et abondantes, la Grande Comore présente un système hydrographique intéressant. En fait, le sol, entièrement lavique, absorbe toutes les eaux, cependant abondantes, de ruissellement, et on ne rencontre pas un seul cours d'eau pérenne.

Il s'ensuit donc un grave problème de géographie humaine : les 100.000 habitants de la Grande Comore (densité : 95) doivent tirer leur eau potable de citernes, construites en blocs de lave et mortier de chaux de corail ou aménagées dans les troncs de baobabs. Ils se répartissent les 400 km^2 de terres arables dans des proportions très inégales : l'agriculture vivrière s'appuie surtout sur le riz de montagne, le maïs, le manioc, la patate, le bananier, le cocotier et une légumineuse : l'ambrevade.

L'impossibilité d'irrigation et les procédés de culture sur brûlis ne permettent pas de bons rendements et accélèrent la ruine des sols.

Par contre, les grandes sociétés, essentiellement la BAMBAO, cultivent des plantes à parfum, du coprah, de la vanille, du girofle, du cacao, du café, exclusivement cultures d'exportation.

La situation économique de l'archipel se détériore d'ailleurs d'année en année, avec une balance commerciale nettement déficitaire et une croissance démographique importante qui oblige une partie de la population à émigrer, principalement vers la côte Ouest de MADAGASCAR.

QUELQUES DONNEES HISTORIQUES

Le caractère, de nos jours encore, instable de la population comorienne, nous amène à poser le problème du peuplement.

1. Les origines du peuplement

L'archipel semble connu depuis l'Antiquité : un navigateur, parlant de MAGAZIDJA, donne une description assez vraisemblable de la Grande Comore.

Les premiers habitants seraient des Noirs, venus de la côte Est-Africaine.

Puis des Arabes, trafiquants d'esclaves, dans la partie Sud-Ouest de l'Océan Indien, se seraient établis sur les côtes.

Ce qui est historiquement certain, c'est, au XIVème siècle, pour des raisons de négoce certes mais surtout à cause de déchirements religieux, la première invasion Chirazienne, dirigée par MOHAMED BEN HAISSA, qui, débarqué à BADJINI, créa ensuite des comptoirs à BOUNI, à BANDAMADZI, à ICONI et à MITSAMIOULI, centres qui vécurent indépendants les uns des autres.

A la fin du XVème siècle, les premiers Portugais, avec Bartoloméo DIAZ, échouent un peu par hasard dans l'île, suivis au siècle suivant par un groupe plus important qui s'établit sur la côte Est, à BANDAMADJI, mais aussi dans le Nord à BANGOIKOUNI et à IVOINI, localités dans lesquelles subsistent des tombes dites portugaises, portant des croix latines.

Aux XVIème et XVIIème siècles, d'autres *Chiraziens* émigrèrent, par vagues successives, surtout sur la côte Ouest; et après s'être alliés aux précédents, fondèrent dix sultanats : DOMBA, BADJINI, ITSANDRA, OICHINI, M'BOUDE, MITSAMIOULI, HAMAHAMET, BOINKOU et BAMBAO, vivant presque uniquement de piraterie et de traite. Souvent en guerre entre eux, ils durent aussi lutter contre les visiteurs Hollandais, Anglais ou Français.

2. Les incursions Malgaches

Mais le danger le plus grave, au XVIIIème siècle, fut les invasions Malgaches.

Les Betsimisaraka, de la côte Est, et *les Sakalava* de la côte Ouest, organisaient régulièrement des rezzou d'esclaves et de femmes en Grande Comore, surtout à ITSANDRA et à ICONI, où eut lieu un épisode tragiquement célèbre : les envahisseurs Sakalava étant sur le point de s'emparer de la citadelle, construite sur l'ancien volcan qui domine la mer d'un abrupt de cinquante mètres, plusieurs femmes comoriennes se jetèrent du haut de la falaise plutôt que de tomber entre leurs mains.

3. L'intervention française

Après une sombre série de luttes contre ses rivaux de BADJINI et de FOUMBOUNI, le Sultan de MORONI, *Said Ali*, obtint par l'intermédiaire du botaniste Nancéen Léon HUMBLOT, à qui il avait concédé une grande partie de l'Île, le Protectorat de la France, le 6 Janvier 1886.

Colonie Française dès 1912, les Comores furent rattachées à MADAGASCAR en 1916.

En 1946, l'archipel recouvra son autonomie administrative et financière interne avec le statut de territoire français d'Outre-Mer.

APERCU ETHNOGRAPHIQUE

- Le mixage des populations

Il apparaît aisément dans le récit des migrations et des invasions que des ethnies nombreuses et variées ont contribué au peuplement de la Grande Comore.

Actuellement, on note la présence, avec un métissage plus ou moins prononcé, de Noirs : Makoas et Cafres; d'Arabes, de Malais ou Bushmen, de Chinois, de Zanzibarites, d'Indiens, de Malgaches et de Français métropolitains.

- La langue

Le lien entre les divers individus s'établit au niveau de la langue. *L'Arabe* est utilisé dans tout ce qui concerne la religion et le Droit; le *Souahéli* demeure la langue du commerce et des affaires : - les immigrants dits "arabes" avaient séjourné longuement sur la côte Est-Africaine où ils s'étaient métissés avec les populations Bantou et Kouchite -.

Le *Français* est réservé à l'élite intellectuelle et à l'administration.

- La civilisation

Tous les faits culturels et artistiques de la civilisation comorienne sont dominés par l'Islam, que ce soit dans le domaine des arts mineurs - coffias brodés, porte de bois des mosquées ou des maisons particulières, portant, finement ciselés, des versets du Coran; porte-Corans de bois, délicatement sculptés ... - ou dans les arts majeurs, notamment dans la construction de tombeaux ou de mosquées. L'ensemble de la population, même si elle reste, en brousse surtout, attachée à certaines superstitions païennes à tendance fétichiste - tous les enfants portent des amulettes à leur cou; une noix de coco séchée sur le toit de la case en interdit l'entrée aux mauvais esprits, etc ... - a été profondément islamisée par les persécutés de Chiraz qui, tout de suite, organisèrent dans chaque sultanat, une société fortement hiérarchisée - essentiellement d'après la pureté de l'ascendance arabe - dont le cloisonnement, encore rigoureux aujourd'hui, explique en partie l'a-modernisme et l'a-culturation de la masse comorienne, fortement métissée.

L'autorité des Cheiks des Confréries, des Imam des Mosquées, des Foundi des écoles coraniques, demeure toujours incontestée et réservée aux citadins nobles.

Les monuments anciens rencontrés à la Grande Comore s'échelonnent sur une période de huit siècles environ (du Xème au XVIIIème), au cours desquels les techniques et le style n'évoluent guère, que ce soit dans l'élévation d'enceintes fortifiées, dans la construction de palais, de mosquées ou de tombeaux.

Partout, nous retrouvons ce même matériau lavique, noir, dur, difficile à tailler et impossible à polir, ce même mortier de chaux de corail - le ciment n'a été connu qu'avec la colonisation française -.

Mais les vestiges, s'ils sont modestes, sont souvent bien conservés, nombreux, intéressants et originaux, malgré l'uniformité et la monotonie qu'aurait pu provoquer la présence d'un matériau unique et somme toute ingrat.

I. LES FORTIFICATIONS

Ce qui apparaît aussitôt à l'oeil du visiteur profane en Grande Comore, c'est le grand nombre de murs, de fortifications, souvent remarquablement conservés.

C'est ainsi que, notamment à ITSANDRA (planche 1),sur la côte Ouest, à six kilomètres au Nord de Moroni, la capitale, à FOUMBOUNI , sous-préfecture du Sud, mais aussi à TSAOUENI et à BANGOI - KOUNI, près de Mitsamiouli, à la pointe Nord, nous avons pu retrouver une double fortification

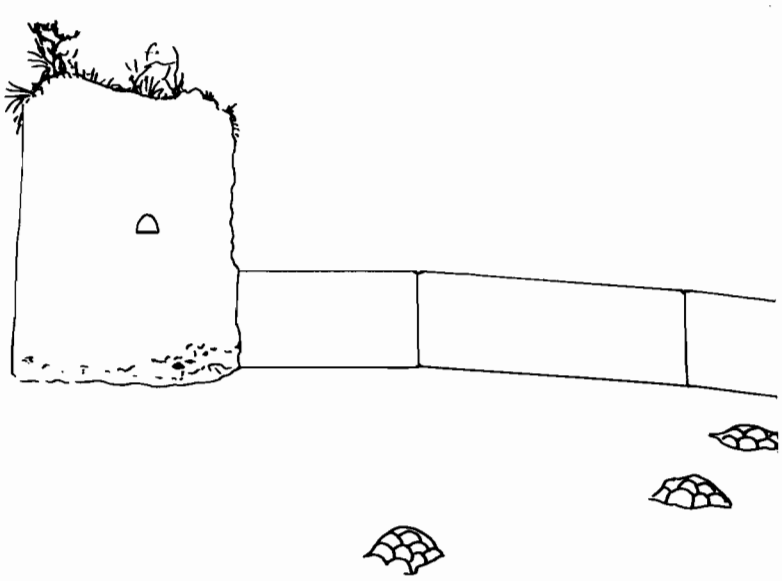


Fig. 1 : ITSANDRA

Angle de la citadelle, côté terre. Le mur mesure 2,50 m de haut et la tour 5 mètres. Les tas de pierres, au premier plan, à droite, sont des sépultures musulmanes actuelles.

renfermant le village de pêcheurs, côté terre et aussi côté mer. Une porte ou deux sont pratiquées dans ces murs. Aux angles de la forteresse, sont construites des tours de vigie, carrées, à deux étages, avec fenêtres sur les quatre côtés. Aucune mention de ces constructions n'est signalée dans les archives.

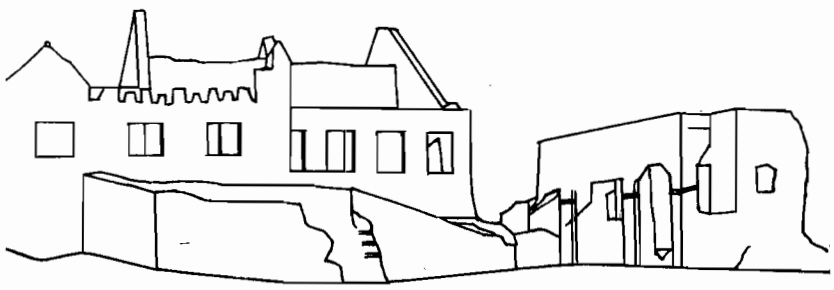


Fig. 2 : ICONI

Vue d'ensemble du Palais du Sultan. A droite, la colonnade de l'entrée, côté mer, menant au grand escalier. Au premier plan, à gauche, la citerne; à sa droite, l'escalier secondaire qui donne, comme le premier, accès aux habitations de l'étage. La façade porte encore un motif de décoration dentelé dans sa partie supérieure. Le toit était à double pente

Interrogés, les autochtones leur donnent deux ou trois siècles. Mais il est intéressant de remarquer que ces enceintes, dont les blocs laviques dont comme le poing sont sertis de mortier de chaux de corail, mesuraient dans les deux mètres de hauteur et une soixantaine de centimètres d'épaisseur pour les murs et quatre ou cinq mètres de haut pour les tours. Ces fortifications se trouvent toutes sur les côtes. C'est donc que l'on craignait l'envahisseur extérieur. Or, la grande époque des invasions belliqueuses est le XVIIIème siècle, avec les nombreux débarquements malgaches.- D'ailleurs, la tradition corrobore cette thèse, en ce qui concerne ICONI : on découvre là une véritable citadelle tout en haut d'un ancien volcan qui présente vers l'intérieur du pays un flanc incliné et,pour cela, défendu par de hautes murailles et des tours de guet. Du côté de la mer, la falaise forme un abrupt vertical, position défensive naturelle qui servit de théâtre à l'héroïsme des femmes d'Iconi, devant les envahisseurs Sakalava selon la tradition.

Il nous semble donc vraisemblable de situer la construction de ces forteresses au XVIIIème siècle.

II. LES PALAIS

Ces remparts, nous l'avons vu, protégeaient les ports des attaques extérieures mais surtout mettaient le Sultan à l'abri dans sa citadelle, car ces fortifications ne se trouvent qu'autour des capitales des anciens Sultanats dont certaines ont conservé le palais.

C'est le cas à BANDAMADZI, sur la côte Est de l'île; mais la luxuriance de la végétation a hâté la destruction de l'édifice dont il ne subsiste qu'une aile avec sa porte et son escalier, le tout difficilement identifiable dans un enchevêtrement inextricable de lianes, dû à un total abandon et à un micro-climat plus humide en cet endroit.

A ITSANDRA, on n'aperçoit, de la route actuelle qui coupe le mur d'enceinte, que l'allée qui, entre deux murs de deux mètres de hauteur, gravit doucement le flanc du volcan et conduit à l'ancien palais, entièrement détruit dont les éléments de construction ont été réutilisés pour des travaux plus récents.

Il faut donc, pour se faire une idée de ce que pouvait être le palais d'un Sultan, se rendre à ICONI, où se dressent, à cinq mètres de la mer, les ruines nobles et élégantes de la demeure princière (planche 2).

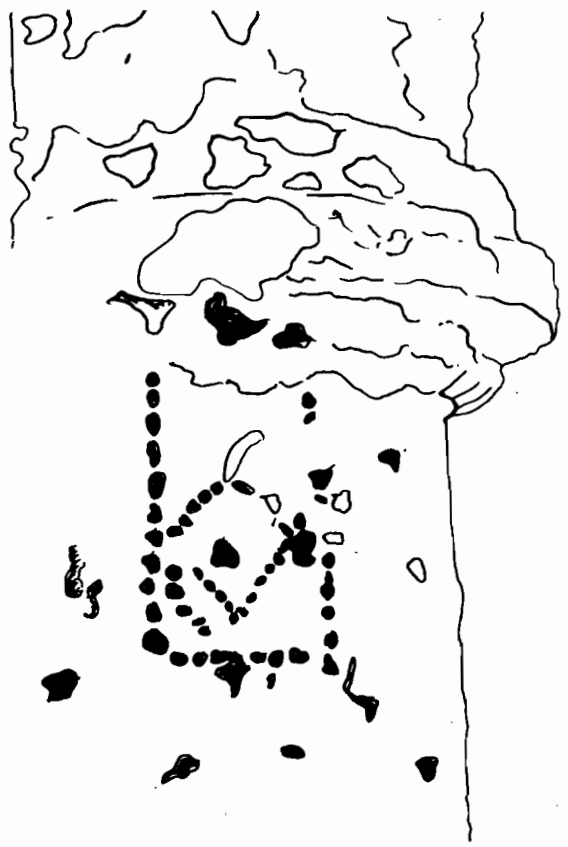


Fig. 3 : ICONI

Détail d'une colonne à l'entrée du Palais. Le chapiteau est constitué de trois moulures. La colonne de section hexagonale est décorée de petites incrustations de lave noire dans le mortier de chaux de corail blanc, selon des motifs géométriques.

D'une longueur totale de quinze mètres sur dix mètres de largeur et six mètres de hauteur, l'édifice se compose d'une triple colonnade aux arcs en mitre surbaissés, à l'entrée, face à la mer, d'un escalier principal menant

aux habitations après le passage de deux portes sous arcades. Sur la façade dont la partie supérieure est crénelée, une autre entrée, avec un escalier plus modeste, perpendiculaire au premier, permet l'accès aux huit pièces qui composent le palais : six de taille réduite, rectangulaires; une grande salle, rectangulaire aussi, portant quatre fenêtres de façade et, enfin, donnant sur la plate-forme qui recouvre la citerne à l'avant de l'édifice côte terre, une salle de réception, si l'on en juge d'après les banquettes de pierre réservées contre les murs; au-dessus, se trouvent des niches dans lesquelles devaient brûler lampes et parfums. Tout au fond de la construction, deux petites salles rectangulaires servaient sûrement au service et au guet côté mer.

Le matériau, toujours lavique, est utilisé en blocs irréguliers de la grosseur du poing pour les murs : mais ce qui est remarquable ici, c'est l'habileté de la décoration, compte tenu de la faiblesse des moyens : les colonnes de l'entrée, de section hexagonale, sont enduites d'un fin mortier de chaux de corail, très blanc, dans lequel on a inseré avant qu'il ne sèche, des petits morceaux de lave noire de forme régulière, ordonnée en motifs géométriques (planche 3).

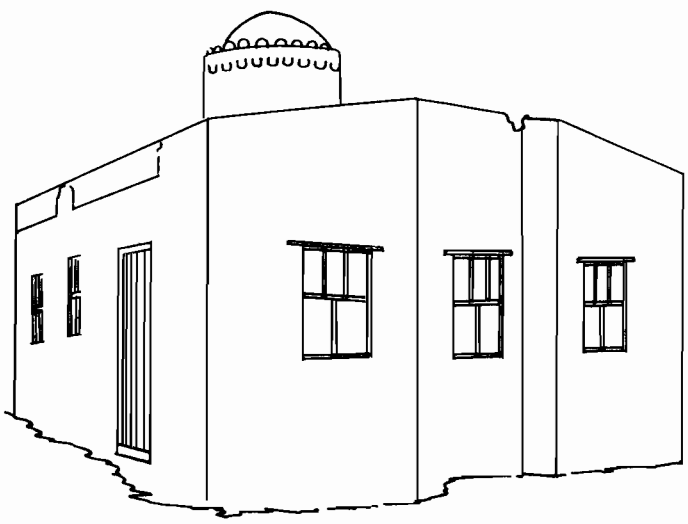


Fig. 4 : TSAOUENI

Mosquée renfermant le tombeau de Mohamed Ben Hassoumani (IXè - Xè). Sa toiture, légèrement voûtée en berceau, est surmontée d'une coupole, sorte de baldaquin situé juste au-dessus de la sépulture, lui conférant ainsi un caractère sacré.

C'est justement ce style décoratif qui permet de situer, approximativement cet ensemble, à la fondation des dix sultanats, après la seconde migration Chirazienne, au XVIIIème siècle, à notre avis, période de l'apogée commerciale due à une course florissante.

Le palais a dû être abandonné et pillé lors des invasions malgaches qui ont obligé les habitants d'ICONI à se réfugier dans la citadelle dont les ruines, on l'a vu, dominent toujours la ville.

Il est vraisemblable que d'autres édifices de ce genre durent être élevés à la même époque mais n'ont pas survécu aux invasions et aux guerres qui ont suivi et dont les matériaux, éboulés, ont servi à des constructions postérieures.

D'ailleurs, il existe à côté des cases traditionnelles en palmes de cocotier tressées, des maisons de lave, de quatre, cinq mètres de côté et parfois davantage, dont la toiture, les portes et les fenêtres sont toujours absentes, ce qui donne à l'ensemble un aspect de village bombardé.

Mais à ITSANDRA, nous avons découvert une maison au toit construit en double pente (la seule de ce style dans toute l'île) : les habitants lui donnent deux siècles. Cette forme élevée n'est pas sans rappeler la maison malgache traditionnelle des Hauts Plateaux; il semble pourtant que les contacts aient eu lieu exclusivement avec des côtiers, Sakalava essentiellement; mais sans doute, ces derniers avaient-ils eu quelque rapport avec les habitants des Hautes Terres, avant de faire des incursions en Grande Comore ou même de s'y installer.

III. LES MOSQUEES

Il est, à la Grande Comore, un nombre impressionnant de mosquées, petites ou grandes, riches ou modestes, publiques ou privées, anciennes ou récentes.

Il n'est donc pas question ici d'en faire le recensement mais d'en signaler les plus intéressantes sur le plan archéologique.

C'est à TSAOUENI, à quelques kilomètres au Sud de Mitsamiouli, sous-préfecture du Nord, que les Comoriens situent le point de pénétration de l'Islam dans l'île : en effet, outre des remparts assez bien conservés, la ville possède huit mosquées. La plus ancienne aurait été construite au Xème siècle et contient le tombeau de Mohamed Ben Hassoumani, marabout venu de la Mecque.

Mais il est clair que, dans son état actuel, elle a subi plusieurs restaurations. Cependant, on peut noter que le matériau est constitué ici de blocs de formes et de tailles très irrégulières et mal colmatés. La sépulture du marabout se trouve dans une salle curieuse, légèrement voûtée en berceau et surmontée d'une petite coupole, symbole céleste, posée sur un tambour décoré d'une frise denticulée.

A BANGOI-KOUNI, à quelques kilomètres de Tsaouéni, se trouve également une mosquée très ancienne (certains la disent plus ancienne que la précédente) mais très ruinée aussi et maladroitement restaurée, blanchie régulièrement à la chaux : c'est la "Mosquée du Miracle", construite sans intervention humaine, selon la tradition, Allah ayant voulu transformer ce coin du rivage en un lieu de prière; en fait, la mer a dû fournir, sur la plage, des débris d'un navire, des coraux, des rochers, éléments de construction apparus comme providentiels.

Beaucoup mieux conservée est à ICONI, outre la moderne et blanche mosquée du Vendredi, ornée d'une colonnade en mitre, la petite Zaouïa El Refa, située un peu en dehors du port actuel, à une dizaine de mètres de la mer. L'édifice, de six mètres sur six, d'une symétrie parfaite, a une porte sur trois côtés, - sur le quatrième, le mirhab indique la direction de la Mecque - et deux fenêtres sur chaque mur. A l'intérieur, les assises de quatre piliers centraux laissent supposer que la mosquée possédait une arcature qui

soutenait peut-être une coupole, ICONI étant, ne l'oublions pas, dotée d'un riche palais et capitale d'un sultanat important.

A ITSANDRA, c'est au contraire, à un mètre à peine du mur d'enceinte, face à la mer, une coquette petite mosquée de quatre mètres de côté, à la construction soignée : matériau plus régulier, mirhab à cinq facettes verticales, recouvert d'un fin mortier bien lissé et décoré d'une corniche. L'ensemble est surélevé par rapport aux autres constructions du village et l'accès au lieu du culte se fait au moyen de trois hautes marches de pierre.

On ne peut clore ce chapitre sur les mosquées sans évoquer MORONI, "la ville aux cent mosquées" mais la plupart sont modernes ou reconstruites. Parmi les plus belles, il faut citer la Mosquée du Vendredi, avec ses deux étages de belles arcades en plein cintre et la Mosquée Salmiaba Hamissi, à l'arcature en mitre. Assurément, des fouilles archéologiques sous les fondations des édifices actuels ou à proximité, donneraient des résultats très intéressants, les hommes ayant l'habitude de respecter les aires sacrées et de reconstruire sur les ruines cultuelles.

Nous avons pu cependant, sur la foi de nos informateurs musulmans, attribuer deux siècles à la petite mosquée Itsambouni (ou mosquée de la mer), édifice de quatre mètres de côté, possédant deux belles portes de bois sculpté. Située au bord de la mer, près du port et donc exposée aux embruns, elle est reblanchie à la chaux chaque année après la saison des pluies, en même temps que les autres constructions de MORONI, ce qui donne à la capitale cet éclat si pur sous son ciel bleu.

IV. LES SEPULTURES

1. Les marabouts

Ou lieux où sont enterrés les marabouts et autres personnages vénérés.

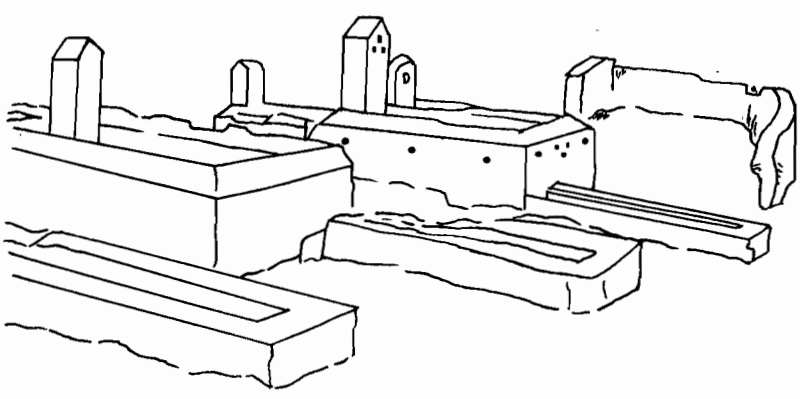


Fig. 5 : Cimetière de BANGOI-KOUNI

Deux types de tombes à encadrements: simples pour les sépultures de droite, élevées et surmontées d'une stèle avec faïences incrustées dans le mortier, pour celles de gauche.

Le plus ancien et le plus saint est, à TSAOUENI, sur la route de Mitsamiouli, le tombeau de *Mohamed Ben Hassoumani* (IXème - Xème siècles) (planche 4); ce marabout, venu de La Mecque, aurait propagé l'Islam dans l'île. Le tombeau, blanchi à la chaux, cube de 1,50 m de côté sur 1,50 m de hauteur, est coiffé d'un toit pointu à quatre pentes et situé dans une grande salle légèrement voûtée en berceau. Il est surmonté d'une coupole, symbolisant la voûte céleste et conférant ainsi à la sépulture un caractère sacré.

Beaucoup plus récent est le mausolée du grand saint comorien *Al Marouf*, à l'intérieur de la Zaouïa qui porte son nom à MORONI où il fit ses études coraniques; il partit ensuite à ZANZIBAR étudier la théologie, le droit et "la science des Traditions et de l'interprétation du Livre". De retour à MORONI, il étendit son influence en donnant des cours à la Mosquée du Vendredi et son prestige, en faisant le voyage de MEDINE et LA MECQUE où un marabout lui prédit qu'"il atteindrait la connaissance de Dieu par la voie de l'Imam Chadélia". A son retour, il rencontra en effet le Cheikh Abdallah Darwich, "porteur du dépôt de la voie Chadélia", qui lui conféra l'investiture et le califat. Il constitua alors le premier daïra d'initiés et fit construire la mosquée qui contient ses restes, placés dans un tombeau richement orné de tapis et de mosaïques de valeur, surmonté ici aussi d'un dôme, représentation symbolique du ciel.

2. Les tombes musulmanes

Le mort étant inhumé dans une fosse à même la terre, parfois recouvert d'une planche, on recouvre la sépulture d'un petit tumulus de blocs laviques noirs et on plante un aloès nain dans la terre funéraire. Mais quelquefois, un ouvrage en maçonnerie est élevé.

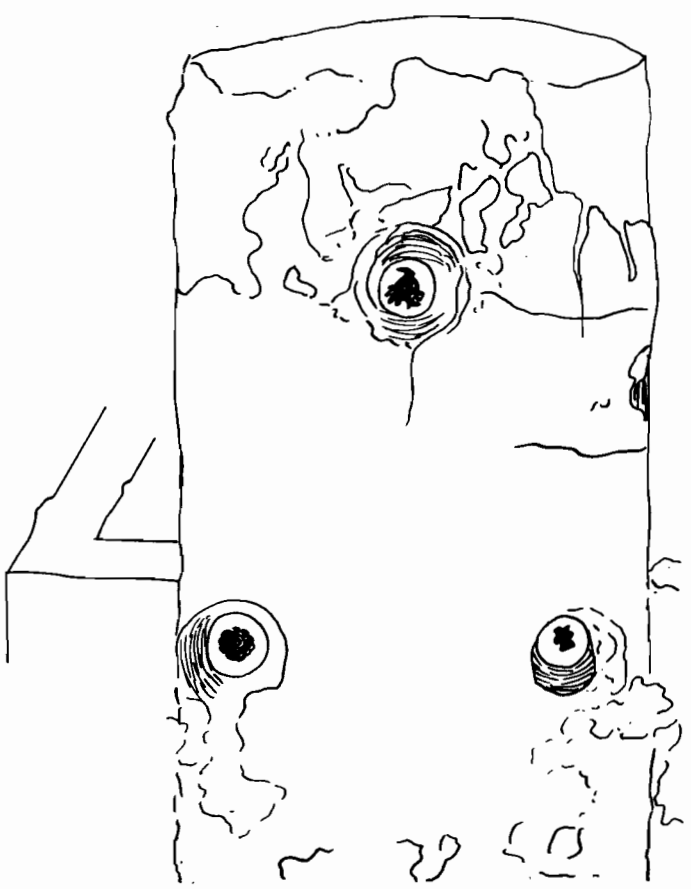


Fig. 6 - Cimetière de BANGOI-KOUNI

Bols de porcelaine blanche à impressions bleues, encore en place dans une stèle du cimetière.

Si c'est une chambre carrée, de 1,50 m à 2 m de côté, surmontée d'un toit pointu en forme de pyramide, le tout en blocs de lave sertis du mortier de chaux de corail et lissés au même mortier, c'est assurément la sépulture d'un personnage important : marabout en général. Nous avons rencontré ce type de sépultures, pratiquement intactes, tout-à-fait au Nord de l'île à IVOINI et à BANGOI-KOUNI où un ancien nous a appris que les tombes construites dataient de deux ou trois siècles et appartenaient toujours à des personnages importants : marabouts, nobles bienfaiteurs ou ... Portugais. Mais nous n'avons découvert aucun symbole d'une inhumation chrétienne dans cette nécropole (planche 5).

3. Le problème des "Tombes Portugaises"

Par contre, nos informateurs nous ayant indiqué d'autres "tombes Portugaises" sur la côte Sud-Est de l'île, à BANDAMADZI, nous avons effectivement trouvé une tombe du deuxième type : quatre murs de un mètre de hauteur encadrent la sépulture, qui mesure 1,80 m de long sur 80 centimètres de large; sur un des petits côtés, une stèle de 1,50 m de haut porte une croix latine, réservée au doigt ou au bâtonnet dans le mortier de chaux de corail encore frais, laissant ainsi apparaître la lave noire et contrastant sur le banc du mortier qui recouvre la stèle.

Mais c'est à IVOINI, à la pointe Nord de l'île, que nous avons fait les découvertes les plus intéressantes. Dans une forêt de bananiers, envahie par une végétation luxuriante aux enchevêtrements de lianes, se trouve une nécropole d'une cinquantaine de tombes, toutes orientées vers la Mecque, (cliché 7).

Cliché 7 : IVOINI
Tombe haute, sans stèle, entourée d'un soubassement de pierre. C'est au pied de la construction, sous l'emplacement de l'assiette incrustée dans l'encadrement que nous avons ramassé les fragments de porcelaine chinoise blanche à impressions bleues XVè - XVII è siècles.

appartenant à tous les types : du simple tumulus à la construction maraboutique, en passant par les encadrements de pierre de 1,50 m de haut avec stèle sur un des petits côtés. C'est dans ce type-là que nous avons découvert les dites "tombes portugaises".

Deux d'entre elles portent, en effet, une croix latine gravée dans le mortier frais de la stèle comme à BANDAMADZI (cliché 8). La troisième est signalée par une croix moins nette, le branche horizontale étant remplacée par deux gros points accolés de part et d'autre de la branche verticale.

Cliché 8 : IVOINI

Stèle de la tombe que nous avons fouillée. La croix latine est gravée avec netteté dans le mortier de chaux de corail.

Nous avons enfin découvert, toujours dans le même secteur mais à terre, sous un enchevêtrement végétal assez dense, deux blocs de stèle présentant des signes étranges : l'un d'eux porte une incision verticale, cantonnée de deux courtes incisions horizontales; l'autre, une même incision verticale mais cantonnée de deux gros points ronds.

Que penser de ces éléments dissociés d'une croix qui évoquent irrésistiblement les traits d'un visage humain stylisé ?

Faute de pouvoir en donner la solution, nous allons énumérer ici les éléments du problème. Dans ce cimetière, nous avons ramassé, au pied d'une stèle non chrétienne, plusieurs petits fragments de porcelaine blanche à impressions bleues, débris d'une assiette incrustée dans le tombeau, certainement de provenance persane, XVème - XVIIème siècles (1), ce qui donne une

---

(1) Selon Mr.J.S.KIRKMAN, Directeur du Musée de Fort-Jésus, Mombasa, Kenya, "The sherds were made in Kerman rather than Kashan ... between the fifteenth and the end of the seventeenth century".

mince approximation chronologique. Une autre remarque mérite d'être signalée: les parties supérieures de toutes les stèles et les faites des toits à quatre pentes qui recouvrent certaines tombes sont creuses;ils pouvaient donc contenir la branche verticale d'une croix de bois. Or, souvent, ces stèles sont franchement décapitées; on pourrait donc peut-être imaginer une destruction iconoclaste dans le cas d'une nécropole entièrement chrétienne dont seules auraient été épargnées les croix moins visibles, gravées dans le mortier.

Mais le plus important, bien que déroutant, est, à notre avis, la fouille d'une tombe à croix latine : le mur qui entoure la sépulture mesure 1,50 m de haut et ses fondations descendent jusqu'à un mètre de profondeur.

A 80 centimètres environ, nous trouvons dans de la terre très meuble, cinq ou six gros tessons de céramique au galbe léger; il s'agit donc là d'un grand récipient à large col; la pâte grossière et de cuisson médiocre, porte quelques incisions de lignes horizontales et de chevrons, pratiquées dans la pâte encore fraîche. Il s'agit là sûrement de céramique locale.

Associés à ces tessons, nous découvrons ensuite une omoplate et une tête de fémur de mouton, chèvre ou cabri. Il semblerait donc que nous ayons là les restes d'offrandes contenues dans le récipient dont nous avons retrouvé des fragments. Or, cette pratique est rigoureusement inconnue des Chrétiens et la tombe porte bien une croix latine.

Un peu plus en profondeur, nous apparaît bientôt après un autre tesson, mais d'une céramique tout-à-fait différente, à la pâte fine et homogène, très bien cuite, recouverte d'un vernis ocre, et fabriquée au tour. Il s'agit là sans aucun doute d'une poterie importée d'Europe (1).

A 1,50 m environ, nous trouvons enfin deux fragments de fémur humain (2) mais nos fouilles sont alors interrompues par la nuit tombante. Et pour des raisons indépendantes de ma volonté, j'ai dû quitter la Grande Comore le lendemain, confiant le soin de reprendre notre travail à une personne qui n'a pu le faire.

Mais il est raisonnable de penser qu'en creusant encore de vingt à trente centimètres, nous aurions mis à jour d'autres ossements parmi lesquels certainement le crâne dont la forme aurait peut-être pu nous guider : Européen dolicocéphale, type sémite, négroïde ou malais des autochtones ?

La tradition, représentée par les notables du village, affirme que ce sont bien là des tombes portugaises. Et il est vrai que des Portugais, d'abord à la fin du XVème siècle avec Bartoloméo DIAZ, puis au cours du XVIème, échouèrent dans l'île où ils s'établirent. Or, ce cimetière est au pied d'une crête, sur laquelle sont alignées plus de dix cheminées de fée facilement repérables de la côte.

Peut-être alors, un navire Portugais, attiré par ce site ou en difficulté, y fit-il relâche et ses occupants s'installèrent-ils dans ce secteur ? On rencontre d'ailleurs dans cette région des habitants à la peau plus claire, métis de ces immigrants et des autochtones, dit-on.

---

(1) Mr. KIRKMAN : "It may be part of a modern stoneware bottle German or Dutch".

(2) Toutes les pièces de la fouille ont été déposées au Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université de Madagascar.

Mais dans cette hypothèse, que penser des vases à offrandes enfouis dans la sépulture ? Cette pratique païenne aurait-elle été adoptée par ces voyageurs bien loin de leurs sources spirituelles ?

Ou s'agit-il bien là d'un chrétien, volontairement signalé par la croix, mais inhumé par les autochtones selon leurs pratiques ? Et si l'on opte pour la négative, si ces tombes ne sont pas portugaises, la croix latine ne serait alors qu'un motif décoratif, comme les autres signes étranges gravés dans les deux dernières stèles trouvées sur le sol.

Mais les Musulmans ne laissent pas davantage d'offrandes à leurs morts. Le personnage enterré là appartiendrait alors au vieux fonds de peuplement africain de l'île.

Il est impossible, on le voit, de fournir une solution avec les seules données actuelles du problème, qui nécessitent, assurément, un complément de recherches et de fouilles.

CONCLUSION

D'après la rapide étude qui précède, il apparaît difficile de rattacher les édifices Grand-Comoriens à un style précis. Certes, l'influence de l'Orient Musulman est nette dans les coupoles, dans les arcatures des mosquées, qu'elles soient en accolade ou en mitre; mais l'absence de matériaux pour une décoration de bas-reliefs ou de mosaïques confère à cet art une rude modestie, une originale netteté, qui forment un contraste harmonieux avec la luxuriance végétale de son environnement.